



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2008

Rosalind Brown-Grant, *French Romance of the Later Middle Ages. Gender, Morality, and Desire*

Michelle Szkilnik



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/11464>

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Michelle Szkilnik, « Rosalind Brown-Grant, *French Romance of the Later Middle Ages. Gender, Morality, and Desire* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2008, mis en ligne le 18 février 2009, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/11464>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Rosalind Brown-Grant, *French Romance of the Later Middle Ages. Gender, Morality, and Desire*

Michelle Szkilnik

RÉFÉRENCE

Rosalind Brown-Grant, *French Romance of the Later Middle Ages. Gender, Morality, and Desire*, Oxford, Oxford University Press, 2008, 254p.
ISBN 978-0-19-955414-0.

- 1 Les romans français de la fin du Moyen Age, souvent décriés mais mal connus en réalité, font l'objet, dans la riche étude de R. Brown-Grant, d'une nouvelle évaluation qui vise à corriger le regard négatif porté, depuis Johan Huizinga, sur la littérature de fiction du XV^e siècle.
- 2 Examinés sous l'angle des *gender studies*, les romans analysés par R. Brown-Grant peignent, des relations entre les sexes, du rapport entre amour et responsabilité sociale, du statut de la femme et de l'homme dans le mariage, une image en conformité avec les nouvelles valeurs de la société aristocratique à la fin du Moyen Age. L'un des points forts du livre est de souligner la concordance entre le discours moral diffusé par les traités philosophiques, les miroirs du prince ou autre texte normatif (discours soigneusement rappelé et synthétisé au début de chaque chapitre), et celui qui se dégage des romans. En ce sens le roman au XV^e siècle peut apparaître comme un genre idéologiquement bien pensant et socialement conservateur. Ce que montre aussi R. Brown-Grant, c'est que pour propager ces nouvelles valeurs, les textes tardifs introduisent une rupture avec les romans des XII^e et XIII^e siècles qu'ils prétendent pourtant réécrire. La comparaison attentive des premiers romans et de leurs « descendants » met en évidence l'infléchissement moral que les écrivains font subir à la matière dont ils ont hérité. La culture cléricale moralisatrice qui s'impose à tous les niveaux de la société dans les

derniers siècles du Moyen Age modifie profondément les scénarios repris à des œuvres antérieures. Mais ces modifications ne sont pas involontaires ni inconscientes, elles revendiquent la contestation de l'héritage, la remise en cause de l'idéal courtois et la promotion de nouvelles valeurs. En ce sens le roman tardif peut apparaître au contraire comme novateur.

- 3 S'appuyant sur des études antérieures, le premier chapitre réexamine la relation entre amour et prouesse à la lumière des biographies chevaleresques et des traités didactiques consacrés à la chevalerie. On sait que dans la carrière idéale d'un chevalier du XV^e siècle, telle que la décrivent les textes didactiques, l'amour ne doit plus jouer qu'un rôle mineur. R. Brown-Grant montre que le roman, contrairement à l'opinion communément admise, est lui aussi contaminé par cette méfiance à l'égard de l'amour. Même si certaines œuvres, comme *Ponthus et Sidoine* et *Clériadus et Méliadice*, maintiennent le lien entre amour et prouesse, le but ultime du héros est l'accession au pouvoir politique. Dans cette perspective, le mariage du héros avec la femme qu'il aime n'est que le moyen pratique d'assurer son statut social et d'obtenir un territoire. L'amour peut certes rester un aiguillon ; c'est toutefois dans sa relation avec ses pairs, les autres chevaliers avec qui il se lie, que le héros affirme son identité chevaleresque. Le service d'amour, relégué au second plan derrière le compagnonnage viril, devient le masque d'une ambition politique légitime et bénéfique, en accord avec les besoins du corps social.
- 4 Le second chapitre compare *Paris et Vienne* et *Pierre de Provence* à plusieurs romans idylliques des XII^e et XIII^e siècles : *Floire et Blancheflor*, *Galeran de Bretagne* et *l'Escoufle*. Alors que les seconds célèbrent un « culte de la jeunesse » et encouragent l'auditoire à s'identifier aux jeunes héros en rupture de ban avec leurs parents et l'ordre social en général, *Paris et Vienne* et *Pierre de Provence* désapprouvent la rébellion des protagonistes et mettent en garde contre la recherche complaisante d'une satisfaction personnelle et égoïste. En ce qui concerne *Pierre de Provence*, la pénitence imposée à Pierre, la vie quasi ascétique à laquelle s'astreint Maguelonne soutiennent en effet l'interprétation de R. Brown-Grant. La démonstration est moins convaincante pour *Paris et Vienne* : l'ironie du narrateur et son usage de la parodie montrent, selon R. Brown-Grant, que le roman émet des doutes sur l'exemplarité du couple. Sans doute, mais est-ce à dire qu'il faut à rebours y voir une condamnation des jeunes héros ? Si le comportement des deux amants contrevient aux prescriptions de la morale orthodoxe¹, ce dont on convient aisément, la sympathie du lecteur n'est-elle pas malgré tout acquise à Paris et à Vienne dont il admire les ruses, plutôt qu'au Dauphin, dont on rappellera qu'il joue dans l'histoire le rôle de l'arroseur arrosé ? Le père de Vienne est en effet envoyé par le roi de France et le pape à Jérusalem, sous l'habit du pèlerin, pour espionner les musulmans en vue de préparer un débarquement croisé. Or il est rapidement démasqué et jeté en prison. Il sera sauvé par la ruse de Paris. Sa pitoyable tentative d'espionnage contraste de manière amusante avec le plan audacieux et réussi de Paris. Le parallèle que R. Brown-Grant suggère entre *Paris et Vienne* et les nouvelles du XV^e siècle² amènerait plutôt à questionner la validité de prescriptions morales qui contrarient inutilement les désirs des jeunes gens. En d'autres termes, *Paris et Vienne* défend-il la morale orthodoxe, représentée par les pères, ou en montre-t-il les inconvénients ?
- 5 Le chapitre sur les relations entre mari et femme consacré à trois romans peu connus, le *Roman du comte d'Artois*, *Gillion de Trazegnies*, *l'Histoire des Seigneurs de Gavre*, est particulièrement riche et convaincant. Les rapprochements avec les traités et les sermons contemporains sur le mariage, tels que le *Livre de la vertu du sacrement de mariage* de

Philippe de Mézières, ou les sermons de Gerson, éclairent indiscutablement les textes. Selon la conception cléricale, le mariage est une union indissoluble au sein de laquelle chaque conjoint a une responsabilité envers l'autre. Malgré sa position de supériorité, le mari doit honorer et respecter sa femme et lui donner des preuves de son amitié³. Quant à la femme, elle doit obéir à son mari et faire montre de discrétion, de chasteté et de sobriété. Les romans étudiés reflètent en effet cette conception des relations maritales et assignent en particulier à l'homme la responsabilité de développer une relation harmonieuse avec sa femme. Le mariage apparaît comme un fondement de l'ordre social et moral, dont le but n'est pas exclusivement la perpétuation du lignage ni la constitution d'un réseau d'alliances. Peut-être pourrait-on cependant nuancer l'analyse du *Roman du comte d'Artois*. S'il est vrai que la comtesse est présentée comme un exemple de fidélité et que le narrateur prend soin d'éviter toute ambiguïté dans l'épisode du travestissement, l'originalité et l'audace du scénario qu'elle invente en réponse aux exigences extravagantes de son mari font d'elle une héroïne digne des *Cent Nouvelles Nouvelles*. La morale est certes sauve à la fin, mais à quel prix ! Là encore la proximité avec le genre de la nouvelle invite à une lecture moins normative, plus subversive, du roman.

- 6 Le dernier chapitre suit le motif de l'héroïne forcée de fuir les avances amoureuses de son propre père, depuis la *Manekine* de Philippe de Rémi jusqu'à la réécriture de Jean Wauquelin, en passant par le *Roman du Comte d'Anjou*. La comparaison très fine des trois versions met parfaitement en évidence l'évolution du point de vue moral, la position de chaque auteur reflétant les normes sociales de son temps. Alors que Philippe de Rémi reste fidèle à l'idéal courtois illustré par les romans de Chrétien de Troyes, Jean Maillart se livre à une satire anti-courtoise et Jean Wauquelin rejoint le discours moral de son époque en présentant le mariage comme un compagnonnage unissant deux individus raisonnables et conscients de leurs responsabilités sociales. Ajoutons à l'abondante bibliographie sur ces textes donnée en fin de volume le livre de Catherine Rollier-Paulian, *L'Esthétique de Jean Maillart. De la courtoisie au souci de l'humaine condition dans Le Roman du Comte d'Anjou*. Orléans, Paradigme (Medievalia 33), 2007.
- 7 R. Brown-Grant souligne dans sa conclusion le caractère didactique des romans et insiste sur leur fonction normative : les héros et héroïnes fournissent des exemples ou des contre-exemples de comportements, comme les prologues se plaisent à le rappeler. Le XV^e siècle est sans aucun doute moralisateur et raisonneur. On peut toutefois se demander si ce discours dominant est si unanimement accepté par les écrivains. C'est ce que semble penser R. Brown-Grant, bien qu'elle insiste sur la diversité des procédés mis en œuvre dans les romans : « If all romances are highly prescriptive in terms of how they discuss marriage and the couple's behaviour within it, the various subgenres within this body of texts nonetheless produce very different emphases in their treatment of it » (p. 217). Mais n'y a-t-il vraiment aucune contestation de la morale un brin bourgeoise qu'elle dépeint ? Les romans clairement ironiques ou parodiques, comme *Jean d'Avennes*, le *Roman du comte d'Artois* et *Paris et Vienne*, n'émettent-ils aucun doute sur la pertinence des normes édictées par les traités moraux ? Selon R. Brown-Grant, l'ironie s'exercerait aux dépens des schémas courtois hérités des XII^e et XIII^e siècles ; elle viserait à exposer les limites et les mensonges du discours de la *fin'amor*. Mais ne peut-on pas penser aussi que, si la morale semble être sauve à la conclusion des romans, les normes prônées ont pu être mises en cause également ? Suivant la piste suggérée par R. Brown-Grant elle-même quand elle rapprochait *Paris et Vienne* du genre de la nouvelle, peut-être serait-il bon d'apporter quelques nuances à sa vision du roman tardif.

- 8 Il n'en demeure pas moins que cet ouvrage de lecture très agréable est fondamental pour qui veut comprendre l'évolution du roman médiéval et découvrir les œuvres mal connues des XIV^e et XV^e siècles.
- 9 1. Je traduis grossièrement : « their behaviour clearly contravenes the prescriptions of orthodox morality » (p. 127).
-

NOTES

2. Voir en particulier sa note 130 p. 127.
3. Gilles de Rome, que R. Brown-Grant utilise également, dit dans son *Livre du gouvernement* daté de 1282 que « li hons [doit] li demostre[r] covenables signes d'amistié » (cité par R. Brown-Grant, p. 136).